

Biographie Raymond Maufrais

(Wikipedia)



Raymond Maufrais disparaît en 1950 dans la [jungle](#) de [Guyane](#), sans que personne ne le revoie vivant ou ne retrouve son corps.

Enfance et adolescence aventureuses

Raymond Maufrais naît à [Toulon](#), le 1^{er} octobre 1926. Raymond est fils unique, et il est l'objet d'un grand attachement de la part de ses parents. Dès les premières années d'école, les disputes, lors des récréations, sont si fréquentes que ses parents se trouvent bientôt dans l'obligation de l'envoyer en pension en dehors de Toulon, alors qu'il n'a pas encore neuf ans. Avec deux de ses camarades, à qui il a vanté les lointaines colonies françaises comme étant le paradis terrestre, il saute le mur du pensionnat et disparaît dans les régions boisées et vallonnées du Haut-[Var](#). La gendarmerie va battre la région pendant trois jours. Le quatrième, Raymond et ses deux amis sont découverts dans une grotte, en bonne santé : ils avaient eu la précaution d'emporter avec eux des provisions. « Je croyais pouvoir arriver dans une colonie en marchant vers la montagne », avoue-t-il aux gendarmes qui l'interrogent.

Venu au [scoutisme](#) ([totem](#) : Otarie Téméraire¹), il entre à l'École Rouvière de Toulon en octobre 1939. Ce n'est pas ce qu'on peut appeler un brillant élève, mais il est excellent en littérature française et aime les classiques ; son professeur de français, Charles Laure, remarque très vite ses dons d'écrivain, notamment ses descriptions précises de situations. Appelé « le futur journaliste » par ses professeurs, Raymond ne cache pas son désir de devenir plus tard un grand reporter, ce qui fait le désespoir de sa mère, seule à l'élever depuis que son mari, après la défaite de juin 1940, est prisonnier en Allemagne. Elle espère le voir entrer un jour à l'[Arsenal maritime de Toulon](#), comme l'avait d'ailleurs fait son père Edgar, comptable au bureau des salaires. Devant son bureau d'écolier, le garçon attache une carte de l'Amérique du Sud, achetée à l'insu de ses parents et qu'il contemple en rêvant. À l'emplacement du [Matto-Grosso](#), au centre du Brésil, il a tracé une croix rouge : « C'est là que j'irai. Plusieurs expéditions ont échoué, moi, je réussirai », dit-il à sa mère, qui s'inquiète à nouveau de le voir si peu studieux.

En 1942, alors que Raymond n'a que seize ans et demi, il écoute les émissions quotidiennes de la [BBC](#) et annonce sa décision de rejoindre l'Angleterre. La veille d'embarquer près de

[Dieppe](#), il glisse le long de la falaise, dans sa chute heurte un rocher et se fracture plusieurs côtes. Inconscient, Raymond est recueilli par le maire du village voisin et confié aux sœurs d'un couvent qui vont le soigner. Impossible dès lors de partir. Il ne retrouve pas d'autres occasions d'embarquer pour Londres, et à la fin août, déçu, Raymond retourne à Toulon. Comme beaucoup de jeunes de son âge, en participant à des actions de résistance, modestes peut-être, il a le sentiment d'aider à la libération de la France contre l'opresseur. Il distribue des tracts et les journaux du réseau Combat dans les boîtes aux lettres des immeubles, placarde des affichettes aux [croix de Lorraine](#) sur les édifices publics, trace à la craie des « [V](#) » [de victoire](#) sur les murs de la ville et, recueille des informations çà et là sur les mouvements des troupes ennemies, participe avec les routiers à ses missions de transports d'armes et de munitions. Ce que Raymond ignore encore, c'est que son père s'est engagé dans la résistance dès juin 1942 et qu'il est devenu chef de groupe dans le réseau [Armée secrète](#) et [Combat](#) ; son domicile sert de [boîte à lettres](#) au réseau.

Raymond, envoyé à [Cahors](#), ne reste pas longtemps en pension : « La France a besoin d'hommes, non de diplômés. Je pars », écrit-il à ses parents, et il s'engage dans le maquis du [Périgord](#). Il va ensuite seconder son père dans la préparation du débarquement de Provence. Mais ce dernier se sent obligé de freiner son enthousiasme : pour l'empêcher d'aller faire seul le coup de feu, Edgar l'attache littéralement à lui, pendant les heures de repos, en fixant le bout d'une ficelle à son poignet et l'autre à la cheville de son fils. Dès le 18 août 1944, le père et le fils participent côte à côte très activement à la [libération de Toulon](#). Edgar est blessé lors de l'attaque d'un convoi allemand et Raymond, nommé sergent [FFI](#), s'illustre à plusieurs reprises. Pour ces faits d'armes, Raymond sera cité à l'ordre de la Brigade et décoré, devant les troupes, de la [croix de guerre](#) avec étoile de bronze et de la [médaille de la reconnaissance française](#). Il n'a pas encore dix-huit ans. Après la libération de Toulon, Raymond entend mener une vie active, une vie « d'homme ». Il s'engage dans l'armée, d'abord comme correspondant de guerre, puis comme parachutiste. Démobilisé alors que sa classe n'a pas encore été appelée, il va se rendre en [Corse](#), en [Italie](#), le long de la [Côte d'Azur](#) pour divers reportages.

Expéditions chez les Indiens Chavantes du Mato-Grosso (Brésil)

En juillet 1946, Raymond s'embarque pour le [Brésil](#), sans argent, ses économies et celles de ses parents n'ayant servi qu'à lui payer le voyage en bateau. À [Rio](#), il va lier connaissance et partager la vie d'une dizaine de jeunes gens, de nationalités diverses. Un soir du début septembre, il parie 1 000 cruzeiros avec le rédacteur du [Brazilia Herald](#) qu'il se rendra dans les terres inexplorées du centre brésilien. Raymond, qui a le contact facile, fait la connaissance d'une comtesse italienne, à laquelle il confie ses projets ; amie d'un ministre, elle lui ouvre des portes jusque-là fermées et lui permet d'être admis au sein de la mission de pacification auprès des Indiens [Chavantes](#), appelés « les tueurs du Matto-Grosso » et réputés très hostiles aux Blancs. En attendant le départ de la mission, il rédige des articles, prend des notes pour le livre qu'il projette d'écrire. Pendant les semaines que dure son attente, il va à la rencontre de trafiquants de peaux, de prospecteurs d'or, de chercheurs de diamants. Il décrira dans son livre les souffrances, les espoirs et les déceptions de ces travailleurs de force, obnubilés par la découverte de la grosse pépite ou du diamant colossal qui les rendra immensément riches. Après 1 800 kilomètres de rivières, puis 900 de pampas et de forêts, la mission arrive au cœur du [Matto-Grosso](#) et débouche sur une clairière où sont découverts les restes d'une expédition disparue. Assailli par un tir de flèches d'Indiens, elle doit reculer, puis fuir. Le retour est particulièrement pénible, la troupe, déçue, souffre de la faim et de la soif.

Voyage sans retour en Guyane

En 1947, Raymond Maufrais revient en France et commence à rédiger, à partir de son carnet de notes, son livre *Aventures au Matto-Grosso*, qui ne sera publié qu'après sa mort. Il donne des conférences à Toulon et dans d'autres villes françaises et à l'étranger. Le jeune explorateur raconte son séjour au [Matto-Grosso](#) et annonce son projet : relier la [Guyane française](#) et le [Brésil](#) par les [monts Tumuc-Humac](#), puis redescendre le [rio Jary](#) jusqu'à la ville de [Bélem](#). Ceci, à pied, et seul. Il veut en outre faire la lumière sur certains Indiens de la Guyane qui seraient grands, blonds et vivraient encore à l'âge de la pierre. Raymond est alors partagé entre deux sentiments antagonistes : rester en France ou respecter ses engagements et partir. Mais c'est l'homme d'action qui l'emporte, et le [17 juin 1949](#), sans grand enthousiasme, inquiet, voire angoissé quant à son avenir, presque oppressé par un pressentiment, Raymond embarque sur le *Gascogne*, avec, en poche, une avance de la revue [Sciences et Voyages](#) sur ses futurs articles. Sur le quai, son père lui promet : « Si tu n'es pas de retour dans six mois, j'irai te chercher. »

Raymond Maufrais débarque à [Cayenne](#), rédige des reportages dans lesquels il raconte la vie quotidienne des [lépreux](#) de l'[Acarouany](#), celle des [bagnards](#) libérés, des Indiens [Galibis](#) le long de la côte, des [chercheurs d'or](#). En septembre, il obtient d'accompagner une mission géologique et atteint, après neuf jours de [pirogue](#), le village de Sophie. Cette remontée du fleuve [Mana](#) ne compte pas moins de 99 sauts ([rapides](#) de Guyane), qu'il faut passer, pour certains, en se jetant à l'eau et en tirant le canot à la corde. Au passage d'un des sauts, Raymond provoque l'étonnement respectueux du groupe : alors qu'il pense avoir tué un [caïman](#) d'un coup de [chevrotine](#) et que personne ne semble vouloir le récupérer, il prend son couteau, saute dans l'eau, rattrape le reptile qui fuit, blessé. Il le poursuit, lui donne plusieurs coups de couteau et finalement le ramène sur la berge. Il atteint enfin [Maripasoula](#) le 25 octobre où il va rester trois semaines en attendant que les pluies cessent et que l'occasion se présente de poursuivre son aventure.

Il accepte de partir avec le gendarme du poste jusqu'à Grigel où on lui fait don d'une pirogue abandonnée, presque inutilisable. Il n'emporte pas de vivres, n'ayant plus d'argent pour en acheter ; il compte se nourrir des produits de sa pêche et de sa chasse. Il s'engage seul sur la piste, sac au dos, carabine à la main et son chien Bobby trotinant à ses côtés. Rapidement, il se rend compte que le poids de son sac tyrolien est excessif ; il doit le scinder en deux. Pendant dix jours, il va marcher un kilomètre, déposer le premier sac, puis faire demi-tour pour aller rechercher le second. Il abandonne finalement ce système épuisant, et se débarrasse d'une musette.

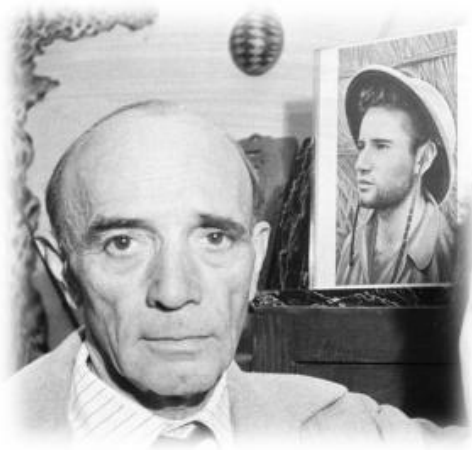
Raymond tient quotidiennement à jour son carnet de route - comme il l'a fait depuis son arrivée en Guyane -, exprimant ses états d'âme, ses difficultés, ses espoirs, ses angoisses. Mais son calvaire commence : il se foule la cheville, ne trouve pratiquement rien à manger, souffre de [dysenterie](#) et doit lutter en permanence contre l'hostilité de la forêt. Il ne se nourrit que de lézards, d'escargots, de graines, de rares oiseaux ou d'une tortue. Le [1^{er} janvier 1950](#), dans un état d'épuisement complet, il atteint enfin le Tamouri et le Dégrad (nom guyanais pour petit embarcadère) Claude, où se dressent quelques [carbets](#) abandonnés. La faim le fait délirer, l'empêche de tenir fermement sa carabine pour tirer, lui sape le moral. À bout de forces, il abat son chien Bobby et le dévore.

Il lui reste malgré tout assez de raison, dans son effondrement, pour accepter maintenant de modifier son trajet et de se rendre au plus vite à un poste habité. Acculé par la faim, il décide d'aller à la nage au village créole de Bienvenue, à 70 kilomètres de là. Ensuite, ravitaillé et

soigné, il remonterait le fleuve vers le Nord pour s'y refaire une santé et reconstituer son matériel avant de repartir. Le vendredi 13 janvier, il place dans le petit sac étanche de son appareil photo les objets de première nécessité et, à son cou, il attache sa machette. Il range ses affaires sous le [carbet](#), y laisse ses carnets de notes, qu'il avait fidèlement tenus, malgré son extrême faiblesse. Raymond Maufrais se jette à l'eau et disparaît dans les remous. Personne ne le reverra plus.

Fin février, début mars 1950, plus d'un mois après que Raymond Maufrais a quitté Dégrad Claude, un Indien [Emérillon](#), se rend sur le [Tampock](#), et, passant par Dégrad Claude, trouve les objets abandonnés sous le carbet par Raymond Maufrais. Ce n'est que le 6 juillet que l'agence de presse de Guyane hollandaise (l'actuel [Surinam](#)), lance dans le monde entier la nouvelle de sa disparition. Le lendemain, la presse française en fait l'écho, et c'est le début de l'« affaire Maufrais ». Elle sera alimentée par une foule d'articles, d'hypothèses plus ou moins rationnelles, de controverses sans fin.

Un père à la recherche de son fils disparu



Edgard Maufrais

Des journalistes de publications à sensations, entretiennent le mythe de la découverte de Raymond Maufrais par des Indiens itinérants, inconnus (les Oyaricoulets, par exemple), qui l'auraient emmené avec eux pour le soigner et le nourrir. Rétabli, il serait devenu leur chef, ou, amnésique, les aurait suivis dans leurs déplacements. Certains même, dont un journaliste brésilien qui était avec Raymond pendant l'expédition Meirelles au [Matto-Grosso](#), affirment qu'il se cache dans la forêt : il attend son père parti à sa recherche pour réapparaître, ceci dans le seul but de se faire de la publicité. Des [radiesthésistes](#) confirmeront cette théorie et iront même jusqu'à situer précisément sur une carte l'endroit où Raymond Maufrais, malade et blessé, serait retenu prisonnier par des Indiens.

Une seconde aventure commence le [18 juillet 1952](#), lorsque le père de Raymond s'embarque à bord du *Claude Bernard* à destination du Brésil, laissant dans le petit appartement de Toulon une épouse désespérée, prostrée devant les photos de son fils disparu et de son mari. Edgar Maufrais va parcourir en tous sens l'[Amazonie](#), se rendre dans tous les endroits où on lui a signalé la présence d'un Blanc. Et cette présence est attestée partout, jusqu'en [Europe](#) et en [Afrique](#). Edgar monte dix-huit expéditions, parcourt douze mille kilomètres en douze ans, montrant à tous ceux qu'il rencontre la photo de son fils. Il connaît la trahison, la prison, la

faim, la maladie, au cours de cette quête inlassable. Et cela, sans aucune préparation, sans moyens : il a demandé un congé sans solde à l'Arsenal. Ses voyages n'ont pu être organisés qu'avec la vente des bijoux familiaux et les droits d'auteur des deux livres de son fils (*Aventures au Matto-Grosso* et *Aventures en Guyane*, tous deux édités après sa [disparition](#)) et de celui qu'il a écrit et intitulé *À la recherche de mon fils*, publié aux [Éditions Julliard](#).

Edgar Maufrais finit par renoncer, presque aussi épuisé que son fils, après qu'une mission de gendarmerie, en juin 1964, l'a retrouvé au bord de l'[inanition](#), près de Dégrad Hubert, en compagnie d'une famille indienne tout aussi affaiblie ; sauvé de justesse, il accepte de mettre fin à ses recherches et de rentrer à Toulon, où il meurt, 10 ans plus tard. Son épouse, qui attendit, seule, pendant près de douze ans, le retour de son mari et de son fils, perdit peu à peu la raison et s'éteignit en 1984 dans un foyer de Toulon.